

La plume solitaire face au miroir sociétal

Conscience et écriture (auto)biographique dans de Mariama Bâ

The Solitary Plume Faces The Societal Mirror

Conscience and (Auto)Biographical Writing in Une si longue lettre by Mariama Bâ

Tahir MAHAMMEDI

Auteur correspondant, École Normale Supérieure Taleb Abderrahmane de
Laghouat (Algérie), t.mahammedi@ens-lagh.dz

Soumission : 15.04.2025 – Acceptation : 18.07.2025 – Publication : 25.07.2025

Résumé — Cet article analyse le roman *Une si longue lettre* de Mariama Bâ, œuvre majeure de la littérature africaine postcoloniale, en explorant les liens essentiels entre l'écriture, la solitude et l'émergence de la conscience. Il s'agit de démontrer comment l'acte scripturaire, entrepris par la narratrice Ramatoulaye dans la solitude du veuvage et le confinement rituel (*iddah*), fonctionne non seulement comme un refuge thérapeutique mais surtout comme un processus dynamique de prise de conscience. L'analyse révèle que l'écriture naît de la contrainte de l'isolement, agissant comme un « *point d'appui* » nécessaire face au désarroi initial. Au fil de la remémoration (auto)-biographique, la lettre devient un outil cognitif permettant à Ramatoulaye de déconstruire son passé, d'acquiescer une lucidité critique sur sa propre condition (affective, intellectuelle) et de révéler les pesanteurs sociales et patriarcales (polygamie, coutumes) de la société sénégalaise en mutation. L'étude met également en lumière comment l'écriture articule différentes formes de solitude (personnelle, celle d'autres femmes) tout en permettant paradoxalement de forger une parole authentique, affirmant ainsi la dignité et la subjectivité face aux silences imposés. En somme, l'article établit que la plume solitaire est le mécanisme même par lequel la conscience de Ramatoulaye évolue vers une affirmation critique et émancipatrice.

Mots-clés : *écriture épistolaire, autobiographie, conscience, solitude, réalité africaine.*

Abstract — This article analyzes Mariama Bâ's novel *Une si longue lettre*, a major work of postcolonial African literature, exploring the essential links between writing, solitude and the emergence of consciousness. The aim is to demonstrate how the scriptural act, undertaken by the narrator Ramatoulaye in the solitude of widowhood and ritual confinement (*iddah*), functions not only as a therapeutic refuge but above all as a dynamic process of consciousness-raising. The analysis reveals that writing is born of the constraint of isolation, acting as a necessary "fulcrum" in the face of initial disarray. In the course of (auto)biographical recollection, the letter becomes

a cognitive tool enabling Ramatoulaye to deconstruct her past, acquire critical lucidity about her own condition (emotional, intellectual) and reveal the social and patriarchal burdens (polygamy, customs) of changing Senegalese society. The study also highlights how writing articulates different forms of solitude (personal, that of other women) while paradoxically enabling the forging of authentic speech, thus affirming dignity and subjectivity in the face of imposed silences. In sum, the article establishes that the solitary pen is the very mechanism by which Ramatoulaye's consciousness evolves towards a critical and emancipatory affirmation.

Keywords: *Epistolary Writing, Autobiography, Conscience, Solitude, African Reality.*

Introduction

Aborder les liens entre écriture, conscience et solitude constitue toujours un axe de recherche significatif au sein des études littéraires africaines (Mateso, 1986). Cela apparaît manifeste en particulier lorsqu'il s'agit d'examiner la production féminine postcoloniale et ses modes d'expression de la subjectivité. Dans ce paradigme, notre travail se propose d'analyser une œuvre phare de la littérature africaine postcoloniale, *Une si longue lettre* de Mariama Bâ. En réalité, ce roman épistolaire offre un terrain particulièrement fécond pour examiner les interactions complexes entre l'expérience vécue, l'acte scripturaire, l'isolement subi ou choisi, et l'émergence d'une conscience critique au sein des sociétés africaines en mutation (Takam, 2024).

Notre choix pour *Une si longue lettre* est dicté par le fait que ce récit, par sa forme et son contenu, illustre la manière dont une voix féminine utilise l'écriture comme espace privilégié de conscientisation au cœur même de la solitude. Il est utile de faire remarquer ici que l'œuvre de Bâ, se caractérise par la singularité de son histoire racontée où la parole féminine, confinée par les traditions et les épreuves personnelles, se sert de la plume non seulement comme exutoire, mais aussi comme instrument de revendication d'une subjectivité. Dans cette optique, nous pensons que l'analyse de ce roman permet d'éclairer les modalités spécifiques par lesquelles la solitude devient le creuset d'une réflexion profonde sur soi et sur la condition féminine postcoloniale.

Le constat d'une écriture née de l'isolement et porteuse d'une conscience affûtée soulève une interrogation fondamentale pour notre analyse. Dès lors, la question centrale qui orientera notre réflexion est la suivante :

— **comment l'acte d'écriture épistolaire, entrepris par Ramatoulaye dans la solitude contrainte de son veuvage et la réclusion morale qui en découle, fonctionne-t-il comme un processus dynamique de mise à distance, permettant non seulement l'expression d'une expérience intime mais surtout la construction active d'une conscience critique face aux structures sociales et patriarcales sénégalaises ?**

Notre hypothèse postule que dans *Une si longue lettre*, la forme épistolaire et l'isolement de la narratrice ne constituent pas de simples cadres narratifs, mais agissent comme des catalyseurs essentiels. En ce sens, nous soutiendrons que l'écriture solitaire de Ramatoulaye

est le mécanisme même par lequel sa conscience individuelle évolue d'une acceptation passive ou d'une douleur intériorisée vers une analyse critique articulée et une affirmation de soi. Autrement dit, la lettre devient l'espace où la subjectivité se négocie et où la solitude se mue en posture réflexive et potentiellement émancipatrice (Willis, 2019).

Dans cette optique, **le but de notre étude est double.**

- Premièrement, il s'agira d'analyser les stratégies scripturaires employées par Mariama Bâ pour faire de la lettre de Ramatoulaye un outil d'introspection et de mise en récit (auto)biographique au sein de la solitude.
- Deuxièmement, nous nous attacherons à démontrer comment ce processus scripturaire, intrinsèquement lié à l'isolement, participe à l'articulation d'une conscience à la fois personnelle et sociale chez la protagoniste.

Il est à noter que le plan de la présente étude s'articulera en **trois temps principaux.**

- Dans un premier temps, nous examinerons comment la forme épistolaire et la situation d'isolement transforment l'écriture en un refuge solitaire, propice à l'acte réflexif.
- Par la suite, nous analyserons la manière dont la mise en récit (auto)biographique, au fil de la lettre, devient le moteur d'une prise de conscience progressive et critique.
- Enfin, il sera question de voir comment Ramatoulaye s'appuie sur sa solitude intellectuelle et utilise sa plume pour forger une parole authentique.

1. L'Écriture épistolaire comme refuge solitaire

Il sera question ici d'examiner en quoi l'écriture pourrait être le produit ultime de pressions que l'être humain subit au cours de sa vie.

1.1. La lettre née de la contrainte : genèse de l'écriture introspective

Il convient d'examiner de prime abord le contexte spécifique dans lequel elle émerge chez Ramatoulaye. En effet, le confinement rituel lié au veuvage (*iddah*), bien qu'étant une contrainte sociale et religieuse, apparaît comme un catalyseur essentiel. Nous verrons à cet égard, à travers l'analyse de quelques passages, comment cet isolement imposé crée les conditions propices à l'introspection et à la nécessité de l'expression scripturaire.

« Aïssatou,
J'ai reçu ton mot. En guise de réponse, j'ouvre ce cahier, point d'appui dans mon désarroi : notre longue pratique m'a enseigné que la confiance noie la douleur »
(Bâ, 2017, p. 5).

Cet incipit situe d'emblée l'acte scripturaire dans le contexte immédiat du deuil et de la solitude de Ramatoulaye. Notons d'emblée que l'expression « *mon désarroi* » encapsule l'état émotionnel induit par le veuvage récent et le début de la période de réclusion rituelle, *l'iddah*, même si celle-ci n'est pas explicitement nommée ici. Dans ce contexte précis, l'ouverture du « *cahier* » n'est pas présentée comme une activité ordinaire, mais bien comme une réponse directe à ce tumulte intérieur, déclenchée par la lettre d'Aïssatou. Il apparaît

ainsi que l'écriture est posée dès les premières lignes comme un « *point d'appui* » vital, une ressource essentielle face à l'isolement émotionnel à ce confinement post-mortem.

La portée de ces lignes initiales est considérable pour comprendre la fonction catalytique du confinement. Il convient de souligner ici que la situation de réclusion, loin d'être dépeinte comme un simple cadre passif, est immédiatement investie d'une fonction dynamique : elle crée les conditions psychologiques qui rendent l'écriture non seulement possible, mais nécessaire. En effet, le « *désarroi* » lié à l'*iddah* pousse Ramatoulaye à chercher un refuge actif dans la « *confidence* » épistolaire. De ce fait, cet extrait laisse suggérer d'emblée que l'isolement rituel, bien que potentiellement douloureux, agit comme un déclencheur, transformant une période de retrait social obligé en une opportunité pour l'introspection personnelle structurée par l'écrit.

« Je vis seule, dans une monotonie que ne coupent que les bains purificateurs et les changements de vêtements de deuil, tous les lundis et vendredis. [...] J'espère bien remplir mes charges. Mon cœur s'accorde aux exigences religieuses. Nourrie, dès l'enfance, à leurs sources rigordes, je crois que je ne faillirai pas. Les jours passent. Les dix jours ne me gênent guère. J'ai en moi assez de souvenirs à ruminer. Et ce sont eux que je crains car ils ont le goût de l'amertume » (Bâ, 2017, p. 18).

Le passage ci-dessus décrit explicitement la temporalité et les contraintes de la période de veuvage prolongée, la quarantaine (quarante jours), qui constitue une partie essentielle de l'*iddah*. Il met en lumière la « *monotonie* » de cette existence solitaire, rythmée uniquement par des rituels spécifiques (« *bains purificateurs* », « *changements de vêtements* »). Notons également l'acceptation par Ramatoulaye des « *exigences religieuses* », soulignant la dimension culturelle et sociale de ce confinement. Dans cette perspective, l'extrait révèle que cette période d'isolement forcé, malgré son caractère répétitif, crée une vacance où les « *souvenirs à ruminer* » affluent inévitablement, devenant le matériau brut de la réflexion que l'écriture permettra de canaliser.

Cela dit, l'extrait en question renforce l'idée du confinement rituel comme un catalyseur puissant pour l'acte scripturaire. En effet, la « *monotonie* » et la solitude imposées par l'*iddah* ne sont pas présentées comme un vide stérile, mais comme un espace-temps qui force la confrontation avec le passé et l'introspection (« *souvenirs à ruminer* »). Il convient de préciser que la discipline extérieure des rituels laisse paradoxalement une grande place à l'activité intérieure. Ainsi, l'isolement devient le déclencheur d'un processus mémoriel intense, presque craint (« *ils ont le goût de l'amertume* »), que l'écriture, initiée précédemment comme « *point d'appui* », va permettre de gérer, d'ordonner et surtout de transformer en une analyse distanciée. La contrainte se mue en condition de possibilité pour la réflexion.

Voyons maintenant un troisième exemple :

« Modou Fall est bien mort, Aïssatou. Et attestent le défilé ininterrompu d'hommes et de femmes qui m'entourent, « ont appris » les cris et pleurs qui m'entourent. Cette situation d'extrême tension aiguise ma souffrance et persiste jusqu'au lendemain, jour de l'enterrement » (Bâ, 2017, p. 9).

Ici, l'accent se mettra sur l'atmosphère des premiers instants suivant le décès de Modou, ce qui marque le commencement de la période de deuil et, implicitement, du confinement

rituel de Ramatoulaye. Il est à noter que le « *défilé ininterrompu* » de visiteurs, bien que signe de solidarité communautaire, s'inscrit dans l'espace domestique où la veuve est désormais confinée. De surcroît, cette présence massive et les manifestations publiques de douleur (« *cris et pleurs* ») intensifient paradoxalement le vécu intérieur de Ramatoulaye pour créer une « *situation d'extrême tension* » visant à amplifier sa « *souffrance* » personnelle. Il ressort de cet état que les rituels sociaux entourant le décès, tout en exigeant une certaine performance sociale, génèrent simultanément un tumulte émotionnel intense chez l'endeuillée.

L'analyse de ces trois extraits nous révèle comment le confinement rituel de l'iddah n'est pas une simple période de retrait passif. Il apparaît en toute clarté que la solitude imposée, la confrontation aux rituels et l'intensification émotionnelle agissent conjointement comme un catalyseur. C'est dans ce contexte particulier que l'écriture devient pour Ramatoulaye un recours nécessaire, un premier pas vers la transformation de l'isolement en espace réflexif.

1.2. L'écriture-confiance face au désarroi

Au-delà de son émergence dans l'isolement rituel, l'écriture pour Ramatoulaye revêt une fonction thérapeutique primordiale. Il s'agira dès lors d'examiner comment la lettre, adressée à Aïssatou, se constitue en une « *confiance* » active, un moyen privilégié pour affronter la détresse. Dans cette perspective, nous analyserons, à travers trois extraits, comment cet acte scripturaire lui permet d'exprimer et de tenter de gérer son profond « *désarroi* » face aux épreuves.

« Hier, tu as divorcé. Aujourd'hui, je suis veuve. [...] Modou est mort. Comment te raconter ? On ne prend pas de rendez-vous avec le destin. Le destin empoigne qui il veut, quand il veut » (Bâ, 2017, p. 6-7).

Situé immédiatement après l'annonce brutale de la mort de Modou, cet énoncé révèle la difficulté initiale de Ramatoulaye à entreprendre le récit de son drame. Il est révélateur que la question rhétorique « *Comment te raconter ?* » traduise la sidération et le poids émotionnel qui rendent l'articulation de l'événement quasi insurmontable. En effet, cette interrogation exprime le « *désarroi* » profond face à l'absurdité et à la soudaineté du « *destin* ». Cette hésitation montre que la confiance ne va pas de soi ; elle est un effort douloureux pour mettre en mots une réalité traumatisante, effort rendu nécessaire par le besoin de partager le fardeau avec son amie Aïssatou.

Dans le même ordre d'idées, cette difficulté initiale à « *raconter* » souligne la fonction cathartique mais ardue de l'écriture-confiance. Cela implique que, face au « *désarroi* », la mise en récit n'est pas une évidence mais une conquête sur le silence et la douleur. Par conséquent, la lettre devient l'espace même où ce combat pour l'expression peut avoir lieu, justement parce qu'elle est adressée à Aïssatou, figure de confiance. L'écriture épistolaire apparaît ici comme le moyen choisi pour tenter de donner sens et forme à l'expérience douloureuse du veuvage et de la trahison.

« Pour vaincre ma rancœur, je pense à la destinée humaine. Chaque vie recèle une parcelle d'héroïsme, un héroïsme obscur fait d'abdications, de renoncements et d'acquiescements, sous le fouet implacable de la fatalité. [...] Victimes d'un triste sort que vous n'avez pas choisi, que vous sont à côté de vos lamentations, mes

démêlés, motivés cruellement, avec un mort qui n'a plus de défense ? [...] Je pense... mais ma rancœur demeure, mais déferlent en moi les vagues d'une immense tristesse ! » (Bâ, 2017, p. 25-26).

L'exemple ci-*supra* illustre de manière claire comment l'écriture devient un espace où Ramatoulaye tente activement de gérer son profond désarroi émotionnel. Il est primordial de noter l'expression explicite de sa « rancœur » et de son « immense tristesse », sentiments directement liés au choc du veuvage et de la trahison. Plus précisément, la démarche de Ramatoulaye (« je pense à... ») révèle une tentative de mise à distance de sa propre souffrance par la réflexion philosophique et la comparaison avec d'autres « victimes d'un triste sort ». Cette introspection, menée au sein même de la lettre-confiance, montre que l'écriture n'est pas un simple déversement passif mais un effort pour trouver des stratégies cognitives face au désarroi.

La portée de l'exemple cité est significative quant à la fonction de l'écriture-confiance. En ce sens, elle démontre que la lettre à Aïssatou n'est pas seulement un exutoire mais un véritable laboratoire de la pensée où Ramatoulaye s'efforce de maîtriser, ou du moins de comprendre, le désarroi qui l'envahit. Autrement dit, même si la narratrice admet l'échec partiel de cette tentative (« ma rancœur demeure », « immense tristesse »), l'acte même de chercher à « vaincre » sa douleur par la réflexion écrite témoigne de la fonction active de la confiance. Cette démarche illustre comment l'écriture devient un outil pour tenter de circonscrire le désarroi par la pensée.

« Je ressens une immense fatigue. Elle vient de mon âme et alourdit mon corps. [...] Ces mots caressants qui me décrivent sont bien de toi. Et tu m'apprends la "fin" » (Bâ, 2017, p. 139).

L'extrait ci-dessus révèle l'impact physique et psychique du long processus d'écriture et de remémoration. Il met en évidence que la « fatigue » ressentie n'est pas superficielle mais profonde, émanant de l'« âme » et affectant le « corps ». De fait, cette lassitude est directement liée à l'effort soutenu de la confiance épistolaire, qui a contraint Ramatoulaye à revisiter des souvenirs douloureux, ravivant ainsi son « désarroi » initial sous une forme différente.

Il ressort de cette observation que l'écriture-confiance, tout en permettant de « noyer la douleur », est un processus exigeant qui puise dans les ressources profondes de l'individu. En d'autres termes, l'épuisement de Ramatoulaye met en relief que confier son « désarroi » par écrit n'est pas un acte anodin ; il implique une mobilisation intense de l'affect et de l'intellect. Cela fait remarquer la profondeur de l'engagement de la narratrice dans sa lettre. Par voie de conséquence, la fatigue devient le signe paradoxal de l'efficacité de la confiance : elle a permis un travail intérieur intense, nécessaire pour atteindre la « fin » du processus de deuil et de réflexion.

Ce qu'il faut retenir à travers ces illustrations analysées c'est que l'écriture épistolaire est investie d'une fonction de confiance essentielle face au « désarroi » de Ramatoulaye. Cela étant, le refuge scripturaire se révèle être un espace actif où la narratrice affronte sa souffrance intime.

2. La prise en conscience par la mise en récit (auto)biographique

Après avoir examiné l'écriture comme refuge solitaire, il importe désormais de se pencher sur sa dimension cognitive, qui est au cœur de ce deuxième axe. Dans cet esprit, nous analyserons comment la mise en récit (auto)biographique fonctionne non seulement comme expression, mais surtout comme un processus dynamique de prise de conscience. Ce qui sert à éclairer le parcours de Ramatoulaye vers une lucidité accrue sur elle-même et son environnement social.

2.1. L'écriture rétrospective comme outil de déconstruction personnelle

Ici, il s'agit d'aborder comment l'acte d'écriture rétrospective se voit comme un outil cognitif pour Ramatoulaye. Partant de ce constat, nous examinerons deux exemples pour voir de près comment la mise en récit de son passé, notamment conjugal, lui permet non seulement de prendre une distance critique, mais aussi de parvenir à une déconstruction personnelle salutaire, favorisant à cet égard l'émergence d'une lucidité nouvelle sur sa propre existence.

« Folie ou veulerie ? Marque de cœur ou amour irrésistible ? Quel bouleversement intérieur a égaré la conduite de Modou Fall pour épouser Binetou ? Et dire que j'ai aimé passionnément cet homme, dire que je lui ai consacré trente ans de ma vie, dire que j'ai porté douze fois son enfant. L'adoration d'une rivale a ébranlé ma vie [...] » (Bâ, 2017, p. 25-26).

Cet énoncé met en lumière le processus de réévaluation critique du passé conjugal enclenché par l'écriture. Ce faisant, Ramatoulaye juxtapose explicitement la longue durée de son investissement affectif et existentiel (« *trente ans de ma vie* », « *douze fois son enfant* », « *aimé passionnément* ») avec l'acte incompréhensible de Modou (« *épouser Binetou* »). Il est notable que les questions rhétoriques (« *Folie ou veulerie ?* », « *Marque de cœur ou amour irrésistible ?* ») témoignent de son incapacité à réconcilier l'image passée de son mari avec sa conduite finale. Sur ce plan, la remémoration écrite ne se contente pas de rappeler les faits, elle les confronte et les interroge, révélant la fracture opérée par la trahison.

L'exemple en question nous fait comprendre comment l'écriture facilite la prise de conscience. En effet, l'acte de coucher sur papier ces interrogations permet à Ramatoulaye de prendre une vision critique vis-à-vis de son propre passé et des illusions qu'elle entretenait peut-être sur la solidité de son union et la nature de son mari. Autrement dit, la remémoration écrite devient un outil cognitif ; elle force la narratrice à analyser, à questionner, et non plus seulement à subir passivement la douleur. Il nous semble évident que l'écriture rétrospective est le lieu même où s'opère la déconstruction douloureuse mais nécessaire de l'image idéalisée du passé conjugal.

« Je ne me dépouille de mon amour, de ton amour [celui de Daouda Dieng]. Je me vêtis du seul habit valable de la dignité, je poursuis ma route » (Bâ, 2017, p. 63).

Ce fragment concis, situé après la délibération intérieure de Ramatoulaye concernant la proposition de mariage de Daouda Dieng, résume le fruit de son introspection épistolaire. Dans ce contexte précis, l'acte d'écrire lui permet non seulement d'analyser la situation mais

surtout de formuler une décision qui définit sa posture. En effet, l'opposition métaphorique entre « *se dépouiller* » et « *se vêtir* » marque un choix conscient : elle refuse de troquer un sentiment (son affection pour Daouda) contre un statut, préférant s'affirmer à travers la valeur qu'elle s'attribue (« *la dignité* »). Cette affirmation, « *je poursuis ma route* », acte sa volonté de rester maîtresse de son destin.

La prise de position affichée ici est considérable en ce qui concerne la (re)connaissance et l'affirmation de soi. À cet égard, l'écriture épistolaire devient ici l'espace où Ramatoulaye, après avoir soupesé les options, ne se contente pas de subir mais définit activement son identité et ses priorités. Autrement dit, elle ne se définit plus uniquement par rapport aux hommes (Modou ou Daouda) mais par rapport à une valeur intrinsèque (« *la dignité* ») et à une trajectoire personnelle (« *ma route* »). Cette vision illustre comment l'introspection facilitée par la lettre conduit à une affirmation claire de sa subjectivité et de son autonomie morale, ce qui contribue à une étape décisive dans sa prise de conscience.

Il ressort de cette partie que l'écriture rétrospective est bien plus qu'un simple récit du passé. En réalité, elle constitue pour Ramatoulaye un instrument essentiel de déconstruction des illusions et de réévaluation critique de son expérience conjugale. Ce faisant, l'introspection épistolaire imprègne une (re)connaissance de soi et l'affirmation d'une subjectivité plus assurée et lucide.

2.2. De l'intime au social : la plume révélatrice

Après avoir analysé la dimension introspective, il convient maintenant d'examiner comment l'écriture de Ramatoulaye dépasse l'intime pour devenir un miroir social. Cette section se concentrera sur la manière dont la lettre contribue à détecter les contradictions de la société sénégalaise.

« Il [Tamsir] ne me demande pas mon avis. Il ne me consulte point sur ce qui sera ma vie nouvelle. Il décide, il ordonne. [...] Te voilà donc « héritée » par le frère de ton mari, selon la coutume. [...] Il ne sait pas que je n'ai d'autre bien que mon cœur et le peu de courage qui m'habite. Il oublie [...] que l'esprit domine le corps » (Bâ, 2017, p. 73 – en référence à la proposition de Tamsir).

Cet exemple nous illustre la manière dont la lettre de Ramatoulaye représente un miroir réfléchissant les pesanteurs patriarcales. Cela étant, elle met en avant crûment la logique coutumière qui permet à Tamsir de considérer la veuve comme un bien transmissible (« *héritée* »), sans égard pour sa volonté ou ses sentiments. Il convient d'examiner de plus près comment la narration de cet épisode, avec la description précise de l'attitude de Tamsir (« *Il décide, il ordonne* »), met en lumière la violence symbolique de cette pratique. Ainsi, l'écriture révèle une structure sociale où la femme est dépossédée de son autonomie décisionnelle, particulièrement dans la vulnérabilité du veuvage.

Dans ce paradigme, l'énoncé cité souligne de telle manière l'écriture épistolaire contribue à objectiver et à dénoncer une pratique sociale oppressive. À cet égard, en couchant sur le papier cette interaction et sa propre indignation (« *Il oublie que l'esprit domine le corps* »), Ramatoulaye transforme une expérience personnelle humiliante en une critique sociale articulée. De là, la lettre devient un repère de révélation où la pesanteur patriarcale n'est plus

subie en silence mais analysée et contestée. Par conséquent, le miroir épistolaire ne reflète pas seulement la réalité, il la juge, exposant l'hypocrisie d'une coutume déshumanisante au nom de la tradition.

« Tes prouesses ne s'arrêtent pas là. L'introduction dans notre cercle de ton ami Mawdo Bâ changera la vie de ma meilleure amie, Aïssatou. [...] Et tu partis triomphant. Licence en droit et dons d'orateur, tu préfères un travail obscur, donc rémunéré mais constructif pour ton pays » (Bâ, 2017, p. 31).

Dans le prolongement de sa propre histoire, Ramatoulaye évoque ici le parcours d'Aïssatou, sa « meilleure amie », pour mettre en perspective les différents choix possibles face aux contraintes sociales et conjugales. Il est essentiel de noter que l'accent est mis sur les « prouesses » intellectuelles et professionnelles d'Aïssatou (« Licence en droit », « dons d'orateur », « travail [...] rémunéré mais constructif »). À ce sujet, la description admirative de ce parcours, culminant dans son départ « triomphant » (suite à la décision de Mawdo de prendre une seconde épouse, bien que non explicitement mentionné dans cet extrait précis mais connu du lecteur), souligne le contraste avec la propre situation de Ramatoulaye, qui a choisi de rester. Cette mise en parallèle sert à illustrer les différentes stratégies féminines face au patriarcat.

Observons ici que la visée de l'exemple mentionné dépasse la simple comparaison de destins individuels ; elle véhicule une critique implicite des limitations imposées aux femmes et valorise l'émancipation par l'éducation et l'indépendance économique. En effet, le regard admiratif porté sur Aïssatou laisse entendre que son choix de privilégier sa dignité et son autonomie, rendu possible par ses acquis professionnels, représente une voie alternative louable dans le contexte de la modernité sénégalaise.

« Pauvre Binetou, elle ne portait pas en elle le ferment d'un bonheur durable. Exilée dans le monde des adultes qu'elle piétinait, elle tournait en rond dans sa prison dorée. Exigeante, elle voulait chaque jour sa ration de sorties coûteuses. Verroterie, clinquant, rien de solide que la jeunesse et la beauté environnaient. Ses exigences épuisaient Modou financièrement » (Bâ, 2017, p. 94).

Dans cette partie de sa lettre, Ramatoulaye porte un regard analytique et empreint de pitié sur le destin de la jeune Binetou, sa coépouse. Sur ce plan, elle ne se contente pas de décrire la situation mais l'interprète comme une forme d'« exil » et d'« emprisonnement » (« prison dorée »), malgré l'apparente opulence matérielle. Voyons ici comment l'évocation des « sorties coûteuses », de la « verroterie » et du « clinquant » met en exergue le caractère superficiel et matérialiste des aspirations de Binetou (ou de celles projetées sur elle), aspirations qui contrastent avec l'absence de « bonheur durable ». De cette manière, ce regard croisé sur le destin de sa rivale sert à critiquer une forme de modernité axée sur l'avoir au détriment de l'être.

Il convient de noter que la critique ici dépasse le cas individuel pour interroger les valeurs de la société sénégalaise contemporaine. En réalité, l'examen du sort de Binetou devient, sous la plume de Ramatoulaye, une critique acerbe des dérives matérialistes où la jeunesse et la beauté sont monnayées contre un statut social et des biens matériels, au prix du bonheur authentique et de l'épuisement (ici financier et moral) de l'homme. En mots similaires,

l'écriture permet de transformer l'observation d'un destin féminin particulier en une réflexion plus large sur les illusions d'une certaine modernité, où l'argent semble primer sur les relations humaines sincères.

En définitive, ce deuxième axe nous a permis de démontrer que l'écriture (auto)biographique dans *Une si longue lettre* dépasse la simple confidence. Il apparaît clairement que la mise en récit rétrospective est un puissant moteur de prise de conscience, participant à la fois à la déconstruction lucide de l'expérience personnelle et à l'émergence d'une critique articulée des structures sociales et patriarcales.

3. De la solitude intellectuelle à la quête d'une parole authentique

Il sera question, dans ce dernier point, de déceler dans quelle mesure l'écriture de Ramatoulaye pouvant imprégner une solitude intellectuelle. Dans la même vision, nous verrons comment cet acte solitaire devient paradoxalement un vecteur pour forger une parole authentique et rompre l'isolement imposé.

Analysons maintenant l'extrait ci-après qui met en évidence la solitude intellectuelle ressentie par Ramatoulaye dans le contexte de son veuvage :

« Je vis seule, dans une monotonie que ne coupent que les pains purificateurs et les changements de vêtements de deuil, tous les lundis et vendredis. J'espère bien remplir mes charges. Mon cœur s'accorde aux exigences religieuses. Nourrie, dès l'enfance, à leurs sources rigides, je crois que je ne faillirai pas » (Bâ, 2017, p. 19).

Dans un premier temps, il convient de signaler que cet énoncé aborde la solitude intellectuelle de Ramatoulaye à travers la description d'un quotidien intellectuellement appauvri et marqué par un recours exclusif à des principes doctrinaux rigides. À cet égard, la monotonie de son existence, circonscrite par des rites répétitifs liés au deuil, suggère une absence de stimulation intellectuelle externe et de débat interne. Notons à cet effet que l'adhésion exprimée aux « *exigences religieuses* » et l'affirmation d'avoir été « *nourrie, dès l'enfance, à leurs sources rigides* » témoignent d'un repli sur un système de pensée préétabli et immuable.

En ce sens, cette dépendance intellectuelle à des dogmes anciens, bien qu'offrant un certain réconfort moral, peut être interprétée comme une forme de mise en suspens de sa propre capacité de réflexion critique et d'exploration intellectuelle autonome. Il apparaît en toute évidence que la solitude physique et affective de Ramatoulaye se double ici d'une solitude intellectuelle où le dialogue et la confrontation d'idées semblent absents, remplacés par une acceptation passive de vérités anciennes.

Aussi, il est primordial de noter que le passage en question révèle une étape spécifique de la solitude intellectuelle de Ramatoulaye, caractérisée par un repli sur des certitudes héritées plutôt que par une dynamique de pensée active et renouvelée. De fait, cette section de la lettre, située au début de son deuil, met en lumière comment la perte et l'isolement peuvent initialement conduire à une forme de conservatisme intellectuel, où l'on se raccroche à ce qui est connu et rassurant. Cela met en exergue le contraste potentiel avec un passé intellectuel plus stimulant, évoqué ailleurs dans la lettre à travers ses souvenirs de l'école et de ses échanges avec Aïssatou.

Conclusion

Au terme de cette analyse, notre étude consacrée à *Une si longue lettre* de Mariama Bâ a mis l'accent de manière précise sur les liens intrinsèques entre écriture solitaire, émergence de la conscience et condition féminine postcoloniale. Son intérêt premier résidait dans l'examen d'une œuvre exemplaire pour saisir ce processus. Il ressort de la présente contribution que l'écriture fonctionne initialement comme un refuge solitaire indispensable face au désarroi. Par la suite, la mise en récit rétrospective s'est révélée un puissant outil cognitif, favorisant une prise de conscience critique tant sur le plan personnel que social. Enfin, l'acte scripturaire permet d'articuler les solitudes multiples et de forger une parole authentique et digne.

En définitive, notre analyse répond à la problématique en confirmant que l'écriture épistolaire solitaire constitue le processus dynamique même par lequel Ramatoulaye construit, à distance, une conscience critique face aux structures sociales et patriarcales. Ainsi, l'hypothèse postulant que l'écriture solitaire agit comme catalyseur essentiel de cette transformation se trouve validée.

Cela laisse entrevoir des pistes futures, il serait intéressant d'approfondir, dans une recherche subséquente, le rôle spécifique de la destinataire, Aïssatou, comme instance dialogique implicite structurant l'élaboration de cette parole et de cette conscience critique.

Références

- BÂ, M., (2017). *Une si longue lettre*. Les Nouvelles Éditions du Sénégal.
- MARNI, A. ; PAKPAHAN, B. (2019). L'analyse des conjonctions de concession et ses équivalences dans le roman *Solitude ma mère*. *HEXAGONE – Jurnal Pendidikan, Linguistik, Budaya dan Sastra Perancis*, vol. 8, n° 1, p. 626–636.
<https://doi.org/10.24114/hxg.v8i1.18859>
- MATESO, L. (1986). *La Littérature africaine et sa critique* (Vol. 9). Paris : Karthala Éditions/ACCT.
- OLIVEIRA, A. A. de ; CAMARGO, G. O. de ; HUMBLÉ, P. (2023). A ambivalência da villa falene, de *Une si longue lettre*, de Mariama Bâ. *Observatório de la Economía Latinoamericana*, vol. 21, n° 11, p. 22535–22554.
<https://doi.org/10.55905/oelv21n11-212>.
- TAKAM, O. (2024). Une analyse sémiostylistique de la schématisation discursive de la particularité de l'amour maternel de la femme africaine dans le poème « À ma mère » de Camara Laye. *ALTRALANG Journal*.
<https://api.semanticscholar.org/CorpusID:272403558>
- WILLIS, E. (2019). « Au cœur de la solitude » : Parler aux fantômes pour trouver la guérison dans le roman *Ourse Bleue* de Virginia Pésémapéo Bordeleau. *Études canadiennes | Canadian Studies*, n° 87, p. 107–124.
<http://journals.openedition.org/eccs/3059>

Pour citer cet article

Tahir MAHAMMEDI, « La plume solitaire face au miroir sociétal : Conscience et écriture (auto)biographique dans *Une si longue lettre* de Mariama Bâ », *Paradigmes*, vol. VIII, n° 03, mai 2025, p. 155-166.